

EXIL ORDINAIRE D'UN JEUNE AFGHAN

GIOVANNI PRIVITERA
SAFI MOHAMMAD



ateliers
henry dougier

EXIL ORDINAIRE
D'UN JEUNE
AFGHAN

Safi Mohammad et Giovanni Privitera

Cela s'est passé en pleine nuit. Une voiture s'est approchée de notre maison silencieusement, les phares en veilleuse. Il était près de deux heures du matin. À cette heure, le village sommeille ; aussi bien les gens que les animaux dorment. Mais cette nuit-là, tout à coup, le silence nocturne a été traversé par le bruit déchirant d'une rafale de kalachnikov. Je me suis réveillé en sursaut. J'ai entendu ma mère pousser un cri sourd et j'ai immédiatement compris. Dans un assaut nocturne au domicile familial, les talibans venaient de tuer mon père.

11

Pendant les semaines qui ont suivi, j'ai eu le sentiment d'avoir distingué le moteur de ce véhicule qui s'engageait dans notre rue et je me sentais coupable de n'avoir rien fait. Était-ce réellement le cas ? Étais-je dans un état de semi-veille ou pleinement conscient ? Les sons du réel s'étaient-ils mêlés à ceux de mes rêves ? Des mois durant, ces questions m'ont obsédé et j'ai éprouvé un fort sentiment de culpabilité. Cette impression s'est dissipée petit à petit. Aujourd'hui je sais. Je dormais. La vérité, c'est que je dormais et que je n'ai rien pu faire.

C'était l'été 2014.

Seuls certains noms et certains visages lui échappent mais pour le reste tout semble être gravé dans sa mémoire. Voilà plus de trois ans que ça s'est passé, et pourtant il semble se souvenir de chaque instant dans les moindres détails. Le principal problème, c'est que certains mots et certaines phrases ne lui viennent qu'en pachto. Alors Safi essaie de m'expliquer, de répondre à mes questions avec précision, de me communiquer son ressenti, de me faire palper l'atmosphère. C'est un exercice inédit pour lui comme pour moi. Il parle et j'écris, je lui pose des questions sur les villes traversées, les paysages parcourus, les personnes rencontrées ; je lui demande de me donner des détails, quels étaient ses sensations à des moments précis, son état d'esprit, son état de forme, ses pensées. Puis je travaille le texte de mon côté, on se revoit et je lui explique la trame que j'ai choisi d'établir, les tournures de phrase pour lesquelles j'ai opté, les images que j'ai employées, les passages sur lesquels j'ai décidé d'insister, ceux que je n'ai qu'évoqués, et je lui demande ce qu'il en pense. Je lui repose des questions, j'ai besoin de précisions, je réécis. Chez moi à Aix-en-Provence, chez lui à Marseille, à l'université, au CADA de l'AAJT¹, devant un

1. Les CADA sont les centres d'accueil pour demandeurs d'asile, l'un des dispositifs mis en place pour accueillir des requérants pendant toute la période d'étude de leur dossier de demande de protection, dans l'attente de l'obtention du statut de réfugié. Il y a 330 CADA en France, dont 9 à Marseille. L'AAJT est l'Association d'aide aux jeunes travailleurs, une association marseillaise créée dans les années soixante, qui abrite un de ces 9 CADA.

thé, autour d'un café, en mangeant, c'est ainsi que nous avons procédé pendant plusieurs mois.

Voilà plus de deux ans que nous nous connaissons et que nous nous voyons régulièrement, deux à trois fois par semaine. Cela ne vous dit pas qui je suis, qui est Safi, ni comment je l'ai connu et pourquoi nous avons décidé de faire de son histoire un livre. Mais vous l'apprendrez bien assez tôt en lisant les pages qui suivent.

Quand je lui ai présenté la dernière version de notre travail, Safi m'a dit ces mots :

« Je n'aurais jamais imaginé écrire un livre un jour. Encore moins dans une langue et un pays qui ne sont pas les miens. »

Et pourtant c'est bien son histoire que vous vous apprêtez à lire. Celle d'un voyage qui a duré soixante-dix jours et qui a changé sa vie à tout jamais.

Mon enfance sous le régime taliban

Je m'appelle Safi Mohammad. Ici, à Marseille, on m'appelle Safi. Je suis né le 20 août 1991 à Mana, un petit village de un millier d'habitants, à une centaine de kilomètres au nord de Kaboul. Je suis un Pachtoun² d'Afghanistan. Comme la plupart des familles afghanes vivant hors des grandes villes, la mienne est une famille de paysans. Nous détenons une petite parcelle de terre où nous cultivons principalement du blé et de l'orge. Nous avons également quelques moutons dans le troupeau appartenant à la communauté villageoise.

14

Enfant, je passais l'essentiel de mes journées avec mes parents et mes frères et sœurs, à apprendre le métier d'agriculteur et de berger. Je n'ai commencé l'école qu'en 2002, à l'âge de onze ans. Car, avant cela, les talibans étaient au pouvoir et l'école était interdite. Absurde paradoxe si l'on songe qu'en arabe littéraire « talib » (dont « taliban » est le pluriel) signifie « étudiant ».

Mon enfance a vraiment été marquée par la mainmise des talibans sur mon pays. J'avais à peine trois ans quand, au mois d'octobre 1994, ils ont commencé à livrer une

2. Les Pachtouns sont l'ethnie majoritaire d'Afghanistan. Les autres ethnies principales du pays sont les Tadjiks, les Hazaras, les Ouzbeks, les Turkmènes, les Baloutches.

guerre contre l'Etat afghan et les chefs tribaux³ des différentes régions. Menés par le mollah Mohammad Omar, ils se sont très vite emparés de la moitié sud du pays. Après environ deux ans d'affrontements et de conquêtes, le 27 septembre 1996, les talibans ont pris Kaboul, exécuté en place publique le président communiste Mohammad Najibollah et proclamé officiellement l'instauration de l'Emirat islamique d'Afghanistan.

En quelques mois, 40 millions d'Afghans passèrent sous le joug d'environ 40 000 talibans. Le régime imposé fut particulièrement rigoriste. La télévision, la musique, la danse et le sport étaient interdits. Les droits des femmes furent anéantis, toute forme de représentation fut bannie, des statues de bouddhas vieilles de quinze siècles furent détruites dans la ville de Bamiyan, tout comme les collections archéologiques du Musée national afghan de Kaboul. L'enseignement devint exclusivement religieux ; il n'y avait plus que l'école coranique et elle n'était pas pour tout le monde. Elle était évidemment interdite aux filles mais elle était également peu accessible à une certaine partie de la population masculine. Seuls les talibans étaient autorisés à dispenser des enseignements. Les instituteurs traditionnels furent ainsi dépossédés de leur activité et beaucoup d'enfants, dont les enfants de mon voisinage et moi-même, furent privés d'école.

Dans mon petit village, des représentants du régime taliban nous rendaient visite régulièrement une à deux fois par mois,

3. L'Afghanistan est un pays tribal. À la fin du conflit contre les Soviétiques, en 1989, le pays est replongé dans une guerre civile opposant de nombreuses factions guerrières issues des groupes ethniques qui composent la population. C'est dans ce contexte que les talibans vont s'emparer du pouvoir.

et occasionnellement, quand ils avaient eu vent d'un problème. Ils venaient en petits groupes de deux ou de trois et fouillaient les maisons. Souvent ils cherchaient de l'argent ou des armes⁴ ; s'ils en trouvaient une, ils la confisquaient. Mais c'était surtout un prétexte pour montrer qu'ils contrôlaient la situation et qu'ils nous surveillaient. Ils voulaient dissuader les rebelles potentiels. Et mon père était vu comme tel car il avait fait partie du Jamiat-e-Islami, le parti du commandant Massoud⁵. Il y avait adhéré pendant le conflit contre les Soviétiques dès le début des années quatre-vingt. Il était donc de ceux qu'il fallait avoir à l'œil car Massoud restait le principal opposant aux talibans.

La vie se poursuivait ainsi au rythme des restrictions qui allaient crescendo. Mon quotidien se résumait à l'élevage de moutons, à l'apprentissage de l'agriculture avec mes parents, aux cinq prières par jour, aux jeux avec mes frères et sœurs et mes voisins aux abords de notre habitation. Et puis il y a eu les attentats du 11 septembre 2001, l'arrivée des Américains, et les talibans sont passés à l'opposition et à la clandestinité. Ils se sont terrés quelques années mais leurs exactions n'ont pas cessé pour autant. Ils ont continué à agir dans l'ombre et, sous certains aspects, la situation a même empiré.

16

4. L'Afghanistan est un pays en guerre depuis près de quarante ans. Il est assez commun que le père de famille ait une arme et qu'il la garde au domicile familial.

5. Ahmad Chah Massoud, connu comme le commandant Massoud et surnommé le « Lion du Panchir », était le commandant du Jamiat-e-Islami et du Front uni islamique et national pour le salut de l'Afghanistan, une armée ayant combattu contre l'occupation soviétique dès 1979 puis contre le régime des talibans de 1996 à 2001. Son assassinat, perpétré par Al-Qaida lors d'un attentat-suicide, est survenu deux jours avant l'attentat des tours jumelles à New York, le 11 septembre 2001.

L'école et l'entrée dans la police

En 2002, à l'âge de onze ans, j'ai donc été scolarisé pour la première fois. Mais il faut dire que l'école dans les villages afghans, ce n'est pas la même chose que dans les villes et encore autre chose qu'en Europe. On allait en classe de huit heures à midi, cinq jours par semaine. Puis l'après-midi j'aidais mes parents dans les champs. Les professeurs n'étaient pas des professionnels de l'enseignement, mais ils connaissaient bien leurs élèves et s'investissaient énormément. Si nous étions absents, ils venaient même nous chercher à domicile, afin de s'assurer que tout allait bien. L'éducation était essentielle pour eux, mais ils faisaient avec les moyens du bord. L'hiver, nous faisons une pause de trois mois car les cours se déroulaient souvent à l'extérieur, et l'été nous avons un mois de vacances.

J'ai appris à lire et à écrire, aussi bien le pachto que le dari. On m'a enseigné à compter et on m'a inculqué les rudiments de l'histoire et de la culture afghanes, à la croisée des civilisations perse et arabe. J'ai été scolarisé jusqu'à mes dix-huit ans, ce qui m'a permis d'envisager l'avenir autrement que dans l'agriculture et l'élevage. À ma majorité, après ma septième année d'école, j'ai, malgré tout, aidé mes parents à cultiver leurs terres et à élever leurs bêtes. Puis, en 2012, à l'âge de vingt ans, j'ai passé un entretien pour m'engager dans les

forces de l'ordre afghanes. Ce qui me motivait était de pouvoir agir concrètement en sécurisant mon village et ceux alentour. Car, si, depuis 2001, les talibans n'étaient plus officiellement au pouvoir, leur enracinement dans le territoire et leur influence sur la population étaient toujours biens réels. J'ai été embauché et j'ai commencé à travailler dans la police locale au mois de janvier 2013. La police et l'armée afghanes ne sont pas modernes. Nous avons peu de matériel, peu de moyens. La coopération avec l'armée américaine a été une vraie aubaine pour nous. Mais aux yeux des talibans j'étais devenu un infidèle au service de l'ennemi.

J'ai participé à quatre opérations entre 2013 et 2014 organisées en collaboration avec les Américains. Le but de ces interventions était de repérer et d'arrêter les talibans puis de leur confisquer leur armement. Mais nous étions parfois attendus. C'était le cas lors de la dernière des opérations auxquelles j'ai pris part. Nous étions vingt et une personnes en tout, réparties dans quatre véhicules : une voiture de police avec cinq officiers afghans à bord, et quatre véhicules de l'armée américaine transportant seize soldats de l'armée du président Obama. Nous sommes arrivés aux abords de mon village vers trois heures du matin. Pour ne pas être repérés, il fallait se faire discrets, éteindre les phares des voitures, ne pas parler trop fort. Nous avons attendu que le jour se lève puis nous avons fait irruption dans le village à pied. Et c'est à ce moment-là que les talibans ont ouvert le feu. Un de mes collègues policiers a été tué, trois soldats américains ont été blessés. Ils nous avaient repérés, s'étaient postés en embuscade et n'attendaient que notre arrivée pour ouvrir le feu. Les ripostes ont fait une dizaine de morts de leur côté.

Les obsèques de mon collègue et ami tué ont été compliquées. Car, quand un militaire ou quiconque travaillant pour le gouvernement et collaborant avec des armées étrangères meurt, les talibans font tout pour empêcher le bon déroulement des funérailles. Prier pour eux est un péché à leurs yeux. Ainsi, ce genre d'enterrement est un moment de stress intense.

Au total, pendant les quatre opérations auxquelles j'ai participé, une vingtaine de talibans de mon village ont été tués. Si ce chiffre peut surprendre pour une bourgade de un millier d'habitants, je tiens à préciser que mon village n'a jamais été plus infesté de talibans qu'un autre. Il faut savoir que, depuis 2002 et la présence des armées occidentales sur notre territoire, la plupart des talibans vivent secrètement. Ils n'ont ni carte d'adhérent ni écriteau devant leur porte mais ils sont partout. En plein jour, ce sont des citoyens afghans comme les autres, puis quand vient la nuit ils agissent épisodiquement dans le cadre d'actions bien précises.

Quand les armées étrangères ont quitté l'Afghanistan en 2014 s'est ouverte une nouvelle page. Les talibans ont repris du poil de la bête et d'autres groupes terroristes (Daech notamment) ont fait surface. Ma famille l'a appris à ses dépens. Ainsi, quand les Américains sont partis, j'ai reçu une première lettre de la part des talibans : c'était un ultimatum m'exhortant à quitter mon travail et à rejoindre leurs rangs sous peine de représailles. J'ai ignoré ces menaces et la sanction est tombée bien plus vite que je ne l'aurais imaginé : quelques semaines plus tard, ils ont assassiné mon père. C'était pour eux une façon de se débarrasser d'un homme au passé de résistant appartenant à une mouvance qu'ils n'aimaient guère, mais aussi d'un homme qui avait pour fils un « traître ». Et c'est

en plein deuil que j'ai reçu la deuxième lettre. Dans cette missive, ils me signifiaient que je ne semblais pas avoir pris le premier avertissement au sérieux et qu'ils ne plaisantaient pas. Le meurtre de mon père en était la preuve.

Les talibans ne représentaient pas le seul danger. Les familles des personnes tuées pendant les opérations auxquelles j'avais collaboré voulaient également ma mort. Les défunts avaient été tués parce qu'ils coopéraient à la cause talibane mais, aux yeux des leurs, on avait tué des innocents. Ils voulaient se venger et c'était moi qu'ils connaissaient, pas les soldats américains ni les soldats afghans provenant d'autres villes.

20

Les menaces, fréquentes et sinistres, continuaient de se succéder comme les nuages dans la mauvaise saison. Ma mère était très inquiète pour moi. Elle voulait que j'aille me réfugier à l'étranger et elle essaya de m'en convaincre à maintes reprises : « Les talibans ne sont pas humains, le diable les guide. Il faut quitter le village. Il n'y a pas d'autre solution. » Je ne voulais pas partir et laisser ma famille, car je suis l'aîné d'une fratrie de six, mon père venait de mourir et en tant que premier-né mon rôle était de prendre le relais. Mais ma mère insistait et l'idée de quitter les miens s'est petit à petit immiscée dans mon esprit. À vrai dire, en Afghanistan, presque tout le monde nourrit l'espoir d'immigrer un jour. Mais quand les choses se concrétisent et que le départ devient réel, ce n'est plus si évident. J'ai donc pris conseil auprès de mes amis et eux aussi m'ont recommandé de partir. L'Iran et la Turquie étaient les pays les plus proches, mais l'Europe était la destination qui revenait le

plus souvent. Tout d'abord parce que, quitte à partir, autant tenter une région où les opportunités sont plus grandes. Et puis, si mes amis me conseillaient d'aller en Europe, c'est aussi parce que ce continent incarne tous les fantasmes de la jeunesse de mon pays.

La décision de partir et la rencontre avec le passeur

22 Mon entourage m'incitait à quitter l'Afghanistan mais mon esprit oscillait. J'étais tiraillé entre la nécessité de fuir le danger, la soif de liberté et la peur d'un monde inconnu ; entre la découverte d'une nouvelle vie et l'attachement aux miens. Quand je pensais être résolu à m'en aller, l'hésitation m'envahissait à nouveau ; je ressentais comme une force qui me chevillait à ma terre natale. Que devais-je faire ? Pendant plus d'une semaine, ce questionnement hanta mon esprit nuit et jour. Pas une seconde ne passait sans que j'y pense. Puis, un matin, après une discussion avec ma mère, j'ai finalement sauté le pas. J'ai tourné le dos au foyer familial pour toujours comme si j'allais m'absenter pour seulement quelques heures. J'étais dans un état second. J'ai fait mon sac, j'ai salué ma mère, mes frères et sœurs, mes amis, puis j'ai pris la route.

La première étape a été Kaboul. J'y suis allé en compagnie d'Ahmad, un très bon ami, qui connaissait un passeur dans la capitale. Dans mon pays, il n'y a pas de réseau ferroviaire. Des bus relient les grandes villes mais, dans les villages, ce sont les particuliers qui s'improvisent « transports en commun ». Nous avons payé cent cinquante afghanis (l'équivalent de deux euros) pour monter dans la camionnette qui faisait quotidiennement le trajet pour Kaboul depuis mon village et

ceux alentour. Huit passagers prenaient la route ce jour-là. Nous avons mis quatre heures pour faire les quelque soixante-dix kilomètres qui séparent mon village de la capitale. Kaboul est une ville que je connais bien : six millions d'habitants⁶, des bouchons à toute heure, une cacophonie de tous les instants. La camionnette nous a déposés dans le premier des vingt et un arrondissements de la capitale. La place Murad Khani est constamment bondée de bus et de camionnettes prêts à mettre le cap vers toutes les grandes villes du pays ; les rabatteurs hurlent en continu le nom des destinations ainsi que les prix qu'ils proposent. Nous avons traversé cette jungle urbaine à pied pour nous rendre dans un centre de change et de transfert d'argent. Le passeur travaillait là : c'était un homme d'une quarantaine d'années, barbe bien taillée, vêtement traditionnel, pakol⁷ sur la tête. Les Kabouliens s'habillent souvent à l'occidentale, lui non.

23

« Salam. Je m'appelle Qhaer, enchanté. » Puis il nous a invités à entrer dans un bureau. Il était très occupé, il nous a fait attendre une petite demi-heure. La porte était restée ouverte. À l'extérieur, un homme nous regardait avec un air méprisant et soupçonneux, ce qui achevait de me mettre mal à l'aise, car le lieu était visiblement peu recommandable, et les affaires qui se discutaient là avaient une allure plutôt louche. Quand Qhaer est revenu, mon ami Ahmad lui a expliqué ma situation : « Les talibans sont après lui, il doit partir en Europe et faire le voyage dans de bonnes

6. Les dernières estimations officielles de 2014 parlent de 3,5 millions d'habitants. Mais les recensements sont approximatifs et, en Afghanistan, on parle généralement de 6 millions d'habitants dans la capitale.

7. Le pakol est un béret traditionnel du nord du pays en forme de galette. Il a été rendu célèbre par le commandant Massoud.

conditions. Quel est ton prix, quel trajet offres-tu et quand partirait-il ? »

Il fallait payer neuf mille cinq cents dollars puis le voyage serait une promenade de santé, selon ses dires. Il connaissait beaucoup de monde en Iran, en Turquie, en Bulgarie. « Je suis plus cher que d'autres mais mon travail est de qualité, tu n'en baveras pas une seconde. » Quand je lui ai rétorqué que j'avais un cousin et des amis qui vivaient en Europe et m'avaient dit que le voyage était infernal, et que j'en connaissais même qui avaient été arrêtés puis rapatriés en Afghanistan, sa réponse était toute faite : « Ils ont pris des passeurs de pacotille. Ma parole est une parole de Pachtoun. Fais-moi confiance. Je suis cher mais tu payes la qualité. » Son speech était très convaincant, du moins, dans ma situation où s'entremêlaient panique et enthousiasme à l'idée de découvrir l'eldorado. Je l'ai cru.

24

Tout enthousiaste que j'étais, neuf mille cinq cents dollars, c'était bien trop pour moi. Je gagnais moins de dix mille afghanis par mois (c'est le salaire moyen en Afghanistan, environ cent soixante-dix euros). Les négociations ont donc démarré. Mon ami Ahmad était moins naïf et plus lucide que moi. Il a bien tenté de dire qu'il connaissait une multitude de gens qui étaient partis pour six mille dollars, la réponse était toujours la même : « Oui bien sûr, mais ils ont eu affaire à des gens peu sérieux. Pour ce prix-là, tu n'es pas sûr d'arriver et, si tu arrives, ton voyage aura été un enfer. Ils te font passer par la Grèce, tu dois traverser la mer sur des embarcations de fortune, tu peux te noyer à tout moment. Avec moi, tu passeras par la terre ferme, pas de mer à franchir. » L'Afghanistan est un pays sans mer. Peu d'Afghans savent nager et je ne fais pas partie des exceptions. Avec cet argument il avait tapé dans le mille !

« Et puisqu'on se connaît, je veux bien te faire un rabais. Neuf mille dollars suffiront », ajouta-t-il. Mais c'était toujours au-dessus de mes moyens. Je m'étais fixé un plafond de sept mille cinq cents dollars, pas plus. On a bien tenté d'autres arguments : « Je ne suis pas riche mais ma famille se cotisera. Si tu es d'accord pour sept mille cinq cents dollars, je paierai assez rapidement. » Mais son dernier prix était huit mille huit cents dollars, la moitié en cash et l'autre moitié, une fois arrivé en Europe, par l'intermédiaire de ma famille. Ces gens-là font partie d'un vrai réseau mafieux : si la famille ne paie pas l'autre moitié de la somme, elle sera persécutée, traquée, voire tuée.

Les négociations ont duré plus d'une heure pour finalement ne pas aboutir. Nous sommes donc partis sans parvenir à nous mettre d'accord. J'étais déjà désespéré mais Ahmad me rassurait. Kaboul pullulait de passeurs et il en connaissait d'autres. C'était le premier que je rencontrais mais personnellement il m'avait convaincu. Alors Ahmad m'a dit que c'était certainement un beau parleur et a prononcé à ce moment-là un proverbe pachtoun que je ne connaissais pas et qui m'a marqué : « Certains t'indiquent une montagne en te disant que c'est de la viande et ils te montrent un ruisseau en te disant que c'est de la sauce. » À cet instant, dix minutes s'étaient écoulées depuis que nous avions quitté le bureau : le téléphone sonnait... huit mille dollars et on tomberait d'accord. Nous avons donc fait marche arrière et conclu l'affaire.

C'était désormais irréversible : je parlais. Enfin, il ne me restait plus qu'à trouver l'argent.

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier